

ABONNEMENT.

Saumur : Un an... 30 fr. six mois... 16 Tris mois... 8 Poste : Un an... 35 fr. six mois... 18 Tris mois... 10

On s'abonne :

A SAUMUR, Au bureau du Journal ou en envoyant un mandat sur la poste, et chez tous les libraires.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS.

Annonces, la ligne... 20 c. Réclames... 30 Faits divers... 75

RÉSERVES SONT FAITES Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas ; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne :

A PARIS, A L'AGENCE HAVAS 8, place de la Bourse.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR

2 Novembre 1883.

A LA CHAMBRE.

Paris, 31 octobre 1883.

En montant à la tribune aujourd'hui, M. Clémenceau a manifesté le désir de voir un membre du cabinet quel qu'il fût, M. Clémenceau n'est pas exigeant, répondre au discours de M. Périn. Je n'ai pas besoin de dire que les collaborateurs de M. Ferry et M. Ferry lui-même ont fait la sourde oreille. Cette attitude avait été décidée, ce matin, en conseil des ministres. Elle était commode. Aucun membre du cabinet n'a jugé à propos de violer la consigne. M. Clémenceau a donc dû prendre le premier la parole. Il a, et c'était son droit, constaté que la généreuse ardeur du président du conseil s'était subitement calmée et, symptôme plus caractéristique encore, qu'aucun membre de la majorité n'osait défendre la politique du gouvernement. Le fait est que les domestiques sont aussi empêtés que les patrons, ce qui, je le crains fort, ne les empêchera pas de voter avec ensemble pour la politique qu'ils n'ont pas osé défendre.

M. Clémenceau a repris avec plus d'énergie et plus de suite la thèse de M. Périn. Il a démontré, en opposant les faits affirmés par le Livre Jaune à des extraits des discours de M. Ferry à la tribune ou sur les balcons de la Seine-Inférieure ; que le gouvernement avait violé tous ses engagements, menti à toutes ses promesses ; qu'il avait jonglé avec les dates, s'autorisant des votes de 1874 sur le Tonkin, pour couvrir l'avenure de l'Annam ; que les crédits de la guerre avaient été engagés sans l'autorisation du Parlement, et que, malgré des engagements formels, on n'avait pas convoqué le Parlement. Il a affirmé, sans se porter fort pour la diplomatie chinoise qui, cependant lui paraît, en cette occurrence, avoir sensiblement damé le pion à la diplomatie française, que les exigences du marquis de

Tseng avaient grandi à mesure que le gouvernement paraissait redouter davantage le contrôle du Parlement.

M. Ferry, quelque peu impressionné, si rude que soit son épiderme, par les coups de trique de M. Clémenceau, a oublié la tactique arrêtée en conseil et crié rageusement : « Je vais vous répondre ». — Mais c'est ce que nous vous demandons depuis deux mois, a riposté l'orateur, et je vais abrégé mon discours, tout exprès, pour vous donner le loisir de faire cette réponse, me réservant de la relever.

On a beaucoup applaudi à gauche, voire même un peu au centre, et tandis que M. Ferry, assez blême, déchiétait, suivant son habitude, son portefeuille à coups de couteaux, à papier, M. Clémenceau a tourné court et conclut en disant que si le gouvernement ne donnait pas des explications plus précises que celles fournies par M. Challemel-Lacour, il serait convaincu d'obstination illégale, de duplicité, et que la Chambre, à moins d'une cécité qu'on pourrait plus justement nommer de la trahison, devrait prendre immédiatement des résolutions viriles et donner sa confiance à des hommes plus intègres et plus sincères que ceux qui siègent actuellement sur les bancs ministériels : « Nous ne permettrons pas qu'on mutilé de nouveau la France », a dit l'orateur en descendant de la tribune.

Eh bien, vous allez voir, M. Clémenceau !

Après quelques minutes d'entr'acte, M. Ferry succède à M. Clémenceau.

Vous connaissez le système du gamin qui, interpellé par le pion et pris en flagrant délit, s'écrie : « M'sieu, c'est pas moi ! » Tel se produit M. le président du conseil. Suivant lui, l'affaire du Tonkin n'est pas personnelle à tel ou tel ministre. C'est M. de Freycinet qui, en 1880, a présenté le premier crédit pour la construction des bateaux plats pour la navigation du fleuve Rouge. Donc, si le commandant Rivière et le lieutenant de Villiers et quelques milliers de soldats ont été tués, si l'Annam s'est greffé sur le Tonkin, si Hanoi a succédé à Hué, adressez-vous à M. de Freycinet. Moi je n'y suis pour rien. Le

Tonkin est une œuvre française. Ce n'est pas plus difficile que cela, la cuisine ministérielle.

— Mais ce traité de Hué, où est-il ? qui l'a ratifié ? crient quelques membres de la droite.

— Je vous dirai cela plus tard, répond le plus tranquillement du monde le président du conseil ; et cette réponse suffit amplement. On ricane bien un peu à l'extrême gauche, mais l'union républicaine redouble d'applaudissements. La gauche radicale se tait, et aussitôt M. Ferry, redressant ses épaules courbées, se lance avec une assurance pas encore provocante, mais il s'en faut de peu, dans une apologie de sa sagacité et de la prudence du cabinet.

J'ai en ce moment la curiosité de jeter les yeux sur la tribune diplomatique bondée d'ambassadeurs ou secrétaires d'ambassade étrangère, et j'ai vu les haussements d'épaules les plus significatifs.

Je passe toute la partie du boniment relative à la nécessité d'une politique coloniale de la France.

C'est le moment de présenter la note ; M. Ferry n'y manque point, et après avoir exhibé une dépêche qu'il s'est fait évidemment adresser pour les besoins de la cause, et dans laquelle M. Tricou mande que le vice-roi Li-Hung-Tchang désavoue formellement le marquis de Tseng, il annonce qu'il va prochainement déposer une nouvelle demande de crédit.... Et on applaudit.

— Vous auriez applaudi l'expédition du Mexique, s'écrie M. Tony Révillon, en se tournant vers la claque aux gages du cabinet. Parbleu !

M. Clémenceau, dans sa réponse, fait plutôt le procès de la majorité servile que celle du gouvernement. « Pour ne pas provoquer une crise ministérielle, pour ne pas renverser le gouvernement de vos amis, vous allez sanctionner la violation de la Constitution, autoriser l'avenure, trahir votre mandat. Je n'ai pas eu une seconde la pensée que cette Chambre agirait autrement ». Et M. Clémenceau a raison.

M. Calla, au nom de plusieurs de ses amis et au sien, dépose un projet de résolution tendant à la nomination d'une commission de 22 membres chargés d'examiner la situation politique et militaire du Tonkin et de déposer son rapport avant le 15 novembre.

M. Calla demande l'urgence et veut motiver cette demande.

La Chambre prononce la clôture de la discussion et refuse l'urgence.

Plusieurs ordres du jour ont été déposés. Le premier, présenté par M. Granet, constate que le ministère n'a pas tenu ses engagements vis-à-vis de la Chambre et n'a plus l'autorité suffisante pour conduire les négociations relatives au Tonkin.

Le second, rédigé par M. Frédéric Passy, émet le vœu que l'examen des questions pendantes avec la Chine soit confié aux bons offices d'une puissance amie.

Le troisième, dû à l'initiative de M. Paul Bert, exprime une entière confiance dans la sagesse et la fermeté du gouvernement.

Au milieu d'un tumulte effroyable, M. Frédéric Passy vient motiver son ordre du jour.

M. Gagneau dépose une demande d'ordre du jour pur et simple.

On vote sur l'ordre du jour pur et simple, qui est repoussé par 339 voix contre 494.

La majorité est donc considérable pour le gouvernement.

L'ordre du jour de confiance est adopté par 339 voix contre 460 sur 499 votants.

E finita la comedia !

QUESTION SOCIALE.

M. l'abbé Tounissoux, vicaire de l'église Saint-Martin, à Paris, membre de la Société des gens de lettres, vient de publier un livre intéressant intitulé : Question sociale et bourgeois. Nous détachons de ses conclusions les lignes suivantes :

20 Feuilleton de l'Écho Saumurois.

LA BAGUE D'OPALE

PAR EDOUARD DIDIER.

En ce moment, le récit de mistress Mac Dowel fut interrompu par le bruit d'une porcelaine qui se brisait violemment sur le parquet. Mistress Mac Dowel, s'étant retournée, aperçut son mari qui, saisissant une seconde tasse à thé sur un plateau d'argent, s'apprêtait à lui faire subir le sort de la première.

— Que vous prend-il donc ? lui demanda-t-elle. — Eh ! madame, croyez-vous que je ne vous comprene pas ?

— Mon conte n'a pas l'heur de vous plaire ? — Il m'indigne, il m'exaspère. Mais je tiens à vous avertir que toutes vos allusions n'y feront rien, toutes vos railleries ne m'empêcheront pas de poursuivre mon bat.

— Ah ! vous avez un but ?

— Oui, j'ai un but, continua le vieillard au comble de l'exaspération, oui, j'ai un but, et vous le connaissez bien, et, sachez-le, ce ne sont pas vos philippiques qui changeront rien aux projets que j'ai formés pour l'avenir de ma fille.

— Voyons ces projets ?

— Nancy épousera un gentilhomme.

— Pas un Américain, alors ? dit Harry.

— Non, monsieur, pas un Américain, cet Américain fût-il vous, Harry Palmer, un jeune Swell aussi sot qu'il est vaniteux.

— Moi, je la fais à la pose ! s'écria Harry ; ah ! elle est bonne celle-là !

— Je me résume, madame, continua le planteur au comble de l'exaspération. Pour aspirer à la main de Nancy Mac Dowel, il faut être à la fois très-noble, très-riche et occuper une grande charge dans l'État. A bon entendeur, salut.

Sur ces mots, le vieillard sortit du salon en fermant violemment la porte après lui et escorté seulement par ces mots de Harry :

— Le gouverneur s'emballe, il faudra serrer la gourmette !

— Maintenant, monsieur Lecomte, dit mistress Mac Dowel à Charles de sa voix la plus calme, vous connaissez les conditions du concours. Entrez-vous en lice ?

— Permettez-moi de vous demander, madame, répondit vivement le jeune homme, si une seule de mes paroles ou de mes actions vous a donné le droit ou le prétexte de penser que je puisse avoir eu une aussi absurde prétention ?

— Ah ! vous ne vous rendez pas justice. Mais, calmez-vous, mon cher monsieur ; cette prétention,

on a fait tout ce qu'il fallait et même plus pour la faire naître.

— Madame ! dit Nancy en se levant.

— Eh ! là ! chère mignonne, Dieu me garde de vous accuser. Ce n'était pas à vous que mes paroles s'adressaient.

— Ni à M. Lecomte ni à moi ! Mais à qui donc, alors ?

— Oui, à qui ? dit Charles.

— Mon cher monsieur, continua mistress Mac Dowel sans rien perdre de son flegme narquois, ou vous êtes bien peu perspicace ou je suis un pauvre conteur. Quoi ! vous n'avez pas deviné sous le voile transparent de l'apologue...

— Je n'ai rien deviné.

— Mais depuis que vous êtes ici, M. Mac Dowel, convaincu que vous êtes quelque prince déguisé, a tout fait pour vous amener à lui demander la main de sa fille. Mais le prince Charmant, c'est vous !

A ces singulières paroles, dont le ton de mistress Mac Dowel accentuait encore l'impertinence, le front de Charles s'empourpra ; sans doute allait-il répondre avec une certaine vivacité, quand Nancy, se plaçant entre lui et sa belle-mère, dit d'une voix dont l'émotion n'excluait pas la fermeté :

— Monsieur n'est pas un prince déguisé, il est mieux que cela : il est un brave et digne jeune homme, revêtu d'une noblesse dont il a le droit de se montrer fier, car il ne la doit qu'à lui-même ; il

l'a conquise par de longues années d'un travail sans relâche ; c'est à ce titre qu'il est venu ici, et il méritait mieux, assurément, que de traverser l'Atlantique pour recevoir dans ce pays une hospitalité si peu cordiales.

— Bien envoyé ! dit tout bas Harry.

— God gracious me ! s'écria le baronnet, qui jusque-là était demeuré muet spectateur de cette scène, voilà qui est parlé !

— Très-chic ! beaucoup de zinc, disait Harry.

— Miss Nancy, continua le baronnet en saluant la jeune fille, recevez tous mes compliments.

Cette fière attitude de la jeune fille était tellement imprévue, que mistress Mac Dowel demeura d'abord interdite ; mais tout à coup ses joues s'enflammèrent, son œil lança des éclairs, et ce fut d'une voix pleine de menaces qu'elle dit à Nancy :

— Vous vous oubliez, miss Nancy ; j'ai le regret de vous le faire remarquer pour la première fois ; vous me mettez dans l'obligation de vous dire que j'ai le devoir de remplacer votre mère.

— Alors, vous me permettez de vous faire observer, madame, qu'au moins aujourd'hui vous avez déserté ce devoir. Une mère n'est pas mis, ainsi que vous l'avez fait, et avec tant d'insistance, sa fille en scène pour lui faire jouer un rôle odieux ou ridicule ; une mère surtout n'est pas pris plaisir à torturer le cœur de son enfant.

— Prenez garde à vos paroles, miss Nancy, s'é-

« Les observations les plus attentives et les plus réfléchies sur les tendances et les habitudes des populations aisées et des populations pauvres nous porte à reconnaître qu'il y a véritablement un péril social, péril qui va chaque jour en grandissant, péril qui provient de deux causes différentes : 1° de ce qu'il y a des souffrances et des privations qui sont mieux senties qu'autrefois par suite du luxe qui s'étale à côté de ceux qui les supportent ; 2° de ce que des meneurs intéressés ont fait naître des aspirations regrettables avec l'intention de les exploiter sans espérer les satisfaire.

« Les conservateurs, qui affectent de ne point ajouter foi à ce péril social, malgré les symptômes qui le font pressentir en France, par les sociétés des anarchistes, des collectivistes, etc.; en Russie, par les nihilistes; en Allemagne, par les socialistes; en Irlande, par les membres de l'union agraire; en Espagne, par les sociétaires de la *Main noire*, etc., etc., ressemblent fort aux poitrinaires qui croient pouvoir conclure de la durée de leur maladie et des assurances plus ou moins sincères de ceux qui les entourent, que leur mal n'a aucune gravité. La veille de leur mort, la plupart des poitrinaires forment les projets les plus souriants. Cette triste illusion nous paraît être une parfaite image des conservateurs qui continuent leur vie de plaisir sans aucun des revendications qui se produisent, tout comme si ces revendications appartenaient exclusivement au domaine théologique et philosophique. »

BULLETIN FINANCIER.

Paris, 31 octobre.

On est indécis aujourd'hui; après un début inférieur à la clôture d'hier, on se relève un peu, mais cela sans grandes affaires et sans beaucoup d'entrain. Les Rentes françaises se retrouvent aux cours suivants : le 3 0/0 à 77.75, 77.80, 77.87; l'amortissable à 79.50 et 79.60; le 4 1/2 0/0 1883 à 108.20, 108.25, 108.30, et en dernier lieu à 108.30.

La Banque de France demeure à 5,360 et 5,380. La Banque de Paris débute à 817.50 pour reprendre à 830 et 835. La Banque d'Escompte est stationnaire aux environs de 510.

Le Comptoir d'Escompte recule de nouveau de 915 à 900.

Le Crédit Foncier se tient aux environs de 1,230. Les Obligations Foncières Nouvelles et Communales 1880 sont toujours l'objet de nombreuses demandes.

Le Suez s'avance sous les efforts des intéressés à 2,305. Recette d'hier 260 mille francs. Le Panama est toujours lourd à 496.25.

Pas de changement sur les Chemins français : 1,365 le Lyon, 1,145 le Midi, 1,822.50 le Nord, 1,280 l'Orléans.

Nous attirons de nouveau l'attention de nos lecteurs sur l'Obligation 4 0/0 Ouest-Algérien que la Banque des Communes de France vend à ses guichets à 446 francs nets. Intérêt et remboursement garantis par l'Etat. Revenu : 4.17 0/0 net.

L'Italien 5 0/0 est à 90.90. L'Egypte Unifiée réagit à 350 et 349. L'Extérieure Espagnole est à 57 7/16; la Banque Ottomane à 692.50.

En somme, pas de changements ou fort peu; on a procédé à la réponse des primes et naturellement la majeure partie a été abandonnée.

CHRONIQUE LOCALE

ET DE L'OUEST.

Mercredi, vers deux heures, un terrible accident est arrivé rue de Bordeaux.

M. Courant, entrepreneur de ferblanterie et zinguerie à Saumur, était monté sur l'ancien hôtel de M. Louvet et suivait les gouttières, quand l'une d'elles vint à fléchir sous son poids : il perdit l'équilibre et fut entraîné dans l'espace d'une hauteur de dix mètres environ. Heureusement qu'il fit dans le trajet une révolution sur lui-même et vint tomber en dehors du perron, dans un massif d'arbustes et sur les pieds; il évita ainsi une mort certaine, mais il se brisa horriblement la jambe droite; l'os lui sortit des chairs et traversa le pantalon. Il a également une forte entorse au pied gauche et souffre beaucoup des bras.

Les premiers soins lui ont été donnés par MM. les docteurs Besnard et Perreau, puis il a été ramené à son domicile.

Son état aujourd'hui est aussi satisfaisant qu'on peut l'espérer. Il souffre toujours beaucoup, mais ses jours ne sont pas en danger.

Ordre est donné aux magistrats qui prononceront des discours à la rentrée des cours et tribunaux, demain samedi 3 novembre, de parler seulement de leurs collègues morts à la peine ou mis à la retraite par limite d'âge. Défense est faite, — sous peine de disgrâce, — de dire un mot des expulsés, de tous ces glorieux exilés, honneur de nos prétoires, comme le disent ou écrivent les avocats à ces victimes. Pourquoi donc M. Martin-Feuillée n'a-t-il pas adressé à toutes les cours un discours modeste, un cliché, une autographie expurgée et courte, comme celle qui a été adressée, dans les différents ressorts, pour annoncer, sans phrase, aux magistrats leur brutale et imméritée révocation ? C'eût été plus simple.

On rappelle que les délégués municipaux pour préparer le tableau rectificatif des listes électorales doivent être désignés par les conseils municipaux avant le 4 novembre.

Ils peuvent être choisis parmi tous les électeurs de la commune.

On lit dans la *France militaire* :

« Si nous en croyons les bruits qui circulent, la classe de 1882 serait appelée non pas le 26 novembre, ainsi que nous l'avons dit, mais bien le 5 décembre prochain.

» Comme nous le disions alors, ce retard serait dû à des nécessités budgétaires. »

MONTREUIL-BELLAY.

Erection d'un monument à M. Ch. de Caqueray.

Quelque soit l'entraînement de notre siècle à la spéculation et aux affaires, il n'est pas rare cependant, et il est consolant en même

temps, de rencontrer des hommes dont la pensée constante est de se dévouer et de faire le bien.

M. de Caqueray a été de ceux-là.

Esprit libéral et cœur droit, ainsi que nous nous sommes plu à le constater sur sa tombe entr'ouverte, il secourait toutes les misères et soulageait toutes les douleurs, sans songer si c'était à un ami ou à un ennemi qu'il tendait la main. La charité chez lui n'avait pas d'opinion.

Sous l'empire du souffle chrétien qui animait tous les actes de sa vie, M. de Caqueray était le meilleur des philanthropes.

C'était en outre un esprit des plus tolérants, tout en restant ferme dans sa foi et ses convictions.

A ceux qui lui eussent demandé quelles étaient ses opinions politiques et religieuses, il eut pu répondre, comme le faisait naguère à des esprits trop absolus l'honorable M. Arnould, fondateur de la *Société nationale d'encouragement au bien* :

« En religion, nous sommes les enfants de Dieu. En politique, nous sommes les enfants de la patrie. Le jour où vous enlèverez Dieu de la famille, vous en chasserez le respect et le bonheur. »

On ne doit donc pas être surpris que les concitoyens de cet homme de bien et de paix, après avoir rendu à sa dépouille mortelle des honneurs dignes du noble cœur qui l'animait, se soient proposé de consacrer son souvenir d'une manière durable.

De là est née l'idée d'une souscription publique à laquelle ont pris part un grand nombre de personnes, qui ont versé une somme importante.

Il n'avait pu venir à la pensée de ces souscripteurs d'élever à M. de Caqueray un monument funèbre proprement dit, et de se substituer ainsi à sa famille qui ne lui eût pas cédé facilement cet honneur. Mais celle-ci ne pouvait qu'accueillir avec gratitude la demande qui lui fut faite de consacrer la mémoire de son digne chef par une plaque commémorative.

Sur la tombe qui lui a été élevée dans le cimetière de Montreuil-Bellay, et qui se distingue tout à la fois par sa simplicité et sa majesté imposante, a été apposée une plaque en marbre blanc, ornée de riches ciselures qui en rehaussent la forme artistique.

Un habile peintre de Montreuil, lauréat de l'École nationale des Arts décoratifs, M. Ph. de Saint-Martin, a tenu à honneur de dessiner cette plaque qui est sortie des ateliers bien connus de M. Bellenger fils aîné, sculpteur à Angers.

Elle porte cette simple inscription gravée en lettres d'or :

AU
V^o CH. DE CAQUERAY
NÉCÉDÉ
AU CHATEAU DE LA SALLE
Le 25 décembre 1882.

« Il a passé en faisant le bien »

Hommage
DE SES CONCITOYENS.

Ce monument couronne toute une vie d'honneur et de dévouement. Il perpétuera

le souvenir d'un nom entouré de la considération générale, et que les enfants de Celui qui l'a porté si dignement ne laisseront pas déchoir, nous en avons pour garant le vieil adage : Noblesse oblige.

S. MORILLON.

BOURGUEIL.

Lundi, une foule pieusement recueillie conduisait à sa dernière demeure M. Edouard Orze, homme aussi bon que modeste, dont la vie entière a été consacrée au bien.

TOURS.

La ville de Tours a résolu, il y a déjà longtemps, de faire démolir le Cirque.

Les propriétaires de ce Cirque viennent d'acheter, au prix de 70,000 fr., un terrain situé entre la rue de la Dolve et la rue d'Entraignes, sur l'emplacement duquel on va construire incessamment un Cirque-Théâtre, beaucoup plus vaste que celui qui existe déjà.

Il serait bâti sur un plan analogue à celui du théâtre incendié et serait précédé d'une petite salle de réception.

L'entrée principale serait, dit-on, sur la place du Palais-de-Justice.

NIORT.

Le pétrole. — La femme d'un facteur des postes, M^{me} Charles Pierre, rue de Ribray, à Niort, a été grièvement blessée, dimanche matin, ainsi que son mari, par les flammes d'une lampe à pétrole qu'ils cherchaient à éteindre, dont le dangereux contenu s'était répandu sur le plancher, par suite d'un mouvement involontaire de la malheureuse femme.

Théâtre de Saumur.

Lundi prochain, aura lieu la première représentation à Saumur de MIREILLE, la charmante partition de Ch. Gounod qui vient d'être exécutée quatre fois déjà, à Angers, avec un très-grand succès.

Dans ce remarquable ouvrage, nous applaudirons l'excellente première chanteuse, M^{lle} Marie Garcin, qui chante et joue le rôle de Mireille avec un art et un charme infinis, ainsi que M. Grandville, premier ténor, très-agréable dans le rôle du vannier Vincent qu'on dirait écrit pour lui.

Les autres principaux rôles ont pour interprètes MM. Solve, Balyton, Poitevin, première basse, et M^{lle} Dalbret.

Voici ce qu'a dit le *Journal de Maine-et-Loire* après la troisième représentation de Mireille à Angers :

« M^{lle} Marie Garcin s'est montrée bonne chanteuse et bonne comédienne comme aux autres représentations; le rôle de Mireille lui convient très-bien. Elle a su rendre, avec beaucoup d'intelligence, les divers mouvements de l'âme de la jeune fermière. Sa tristesse profonde, égayée de temps à autre par l'espoir de jours meilleurs, émeut de compassion le public; et il faut absolument le

cria mistress Mac Dowel, hors d'elle-même.

— Qu'ai-je donc dit qui soit à blâmer, madame?

— Ne donnez-vous donc pas suffisamment à entendre que vous l'aimez, cet homme ?

— Vous vous méprenez étrangement sur ma pensée, madame.

— Allons, s'écria mistress Mac Dowel, perdant toute retenue, bas les masques! avouez que vous l'aimez, avouez-le.

— Oui, je l'aime, dit Nancy en redressant fièrement la tête.

Puis, après un temps, elle ajouta d'une voix basse et triste :

— Peut-être ne devrais-je pas parler comme je le fais, mais ceux qui m'entendent seront peut-être indulgents en se rappelant que mon enfance n'a pas été couvée par la tendresse d'une mère. Grâce à madame, les conseils et l'appui d'un père m'ont manqué également le jour où j'allais en avoir besoin. Je n'ai eu pour me diriger que celui que matin et soir j'invoque avec ferveur dans mes prières, Dieu, qui nous juge, madame, et qui, je l'espère, me pardonnera.

— Vous pardonner ! miss Nancy, vous pardonner ! seriez-vous donc encore plus coupable que je ne le croyais ?

— Si je suis coupable, madame, continua-t-elle avec sa fermeté douce, ma faute s'est accomplie tout entière dans le secret de mon cœur, et l'aveu

que je fais en ce moment est le premier qui se soit échappé de mes lèvres; mais j'ai commencé et j'irai jusqu'au bout.

— Miss Nancy, ô miss Nancy ! dit Charles en joignant les mains par un geste insensé.

— Monsieur Lecomte, reprit la jeune fille en ôtant de son doigt la bague d'opale et la tendant au jeune homme, prenez cette bague. Je vous ai dit que dans notre famille celle qui la porte ne l'échange que contre un anneau de mariage. Monsieur Lecomte, — sauf agrément de mon père, dont je demeurerai toujours la fille soumise, — je vous engage ma foi.

— Mais cet agrément, vous ne l'obtiendrez jamais ! s'écria mistress Mac Dowel. Non, n'y comptez pas. Votre père et moi nous saurons bien mettre un terme à vos folles excentricités. Venez, Harry, nous ne sommes demeurés que trop longtemps ici.

Mistress Mac Dowel sortit en entraînant son frère, pendant que Charles, qui jusque-là était demeuré dans une apparente impassibilité par un effort de volonté surhumain, tombait en sanglotant aux pieds de miss Nancy pour recevoir la bague d'opale que la jeune fille lui tendait.

Sir Wilkie Robertson, lui, ne pouvait plus maîtriser son enthousiasme.

— Oh ! miss Nancy, vous venez d'agir et de parler comme une matrone romaine. Charles et

moi sommes fraternellement unis, et, — puisque vous n'avez pas voulu de moi pour mari, — je me fais le second, le témoin de mon ami, ce sera une façon de me rattacher à vous. Comptez tous deux sur moi, miss Nancy !

Un incident vint couper court à l'improvisation du digne gentilhomme. Il crut s'apercevoir que, pendant qu'il parlait, Nancy, qui depuis un instant pâlisait visiblement, fermait tout à coup les yeux. La réaction se faisant, la jeune fille perdit connaissance comme un enfant qui s'endort, et se laissa doucement glisser dans les bras du baronnet.

— Miss Nancy, disait le bon Wilkie en la déposant dans un fauteuil, revenez à vous, mon enfant !... Et moi qui la traitais à l'instant de matrone romaine. Miss Nancy, m'entendez-vous ?

En se retournant pour prendre une carafe, sir Wilkie aperçut Charles qui, à son tour, était près de défaillir à quelques pas de là.

— *God gracious me !* s'écria-t-il, à l'autre maintenant.

Sir Wilkie, cherchant à se multiplier, courait tour à tour de Charles à Nancy.

— Charles, mon ami, mon frère, disait-il. Et vous, miss Nancy, remettez-vous. Ah ! je suis plus brave que vous, moi, et je ne me suis pas évanoui quand vous avez repoussé la demande que je faisais de votre main.

Un sourire vint effleurer les lèvres de la jeune fille.

— Eh bien, oui, c'est cela, continua Wilkie, riez de ma consternation, de la figure déconfortée que j'avais ce jour-là ; riez, je ne demande pas autre chose.

— Sir Wilkie !

— Cela va mieux ? Bien. Voilà tout ce que je voulais savoir. — Et toi, mon bon Charles ? continua le baronnet en allant à son ami.

— Ah ! dit Charles qui reprenait ses sens, je suis perdu, mon pauvre Wilkie.

— Comment, perdu ! quand on vient de te faire un aveu que moi j'aurais payé de tout mon sang !

— Jamais M. Mac Dowel ne consentira...

— Qui sait ? Nous connaissons le programme.

Eh bien, j'ai mon idée.

— Vous avez une idée, sir Wilkie ? dit Nancy, qui se leva comme si un ressort l'eût poussée en avant.

— Ah ! ah ! cela vous réconforte, miss Nancy, dit le baronnet en souriant. Oui, mon amie, j'ai une idée. Vous épouserez Charles, miss Nancy. Que lui manque-t-il ? Une fortune ? Il l'aura. Des lettres de noblesse ? Nous lui en trouverons bien dans quelque chancellerie de l'Europe. Une grande charge dans l'État ? Eh bien, cette noble terre que foulent nos pieds ne tremble-t-elle pas à cette heure ? Les États-Unis d'Amérique traversent l'une

tracé de la fin pour qu'il se retire satisfait. Quand l'héroïne d'une pièce quelconque intéresse à ce point les assistants, c'est que l'actrice a eu assez d'habileté pour la gagner et l'animer, ce dont le puissant directeur est seul capable. »

Nous lisons aussi dans le *Patriote* :

« M^{lle} Garcin prête toujours à Mireille la grâce de son jeu et les ressources de sa voix habilement travaillée. Tenu de sacrifier aux exigences de la Vérité, une désagréable déesse quelquefois, nous avons dû signaler tout d'abord les imperfections qui nous avaient frappé, et réserver le plaisir d'adresser des éloges, sans restriction, à notre sympathique première chanteuse. Pour dire combien elle mérite d'être applaudie, ne suffit-il pas de rappeler quelle expression de naïveté tendre et charmante elle donne au duo du premier acte avec Vincent, quelles délicatesses de nuances sa voix sait prendre dans l'air du deuxième acte : « *Trahir Vincent, ce serait être folle* », et, enfin, avec quelle chaleur passionnée, avec quelle ampleur de style, elle enlève le duo du dernier acte. »

Dans son numéro du 25 octobre, *Angers-Revue* s'exprimait ainsi sur le compte de M. Grandville :

« Quand ce jeune débutant saura se servir de toutes les richesses vocales que la nature lui a prodiguées, et cela ne tardera pas, car nous savons de source certaine que M. Ismaël, l'éminent professeur que nous avons la bonne fortune de posséder cet hiver à Angers, a consenti avec plaisir à lui donner des conseils, il n'aura rien à envier aux ténors les plus à la mode... »

Et le même journal disait, dans son dernier numéro, après la troisième représentation de l'œuvre de Gounod :

« Jamais notre charmante Mireille n'avait été plus en voix et nous sommes heureux d'avoir à constater les progrès marqués de M. Grandville. »

Demain, nous donnerons, d'après *Angers-Revue*, le canevas du poème de Mireille.

Variétés.

DEUX NOVEMBRE

La scène date de deux ans.

Elle est encore actuelle.

Tous deux étaient jeunes, ils avaient la fortune en partage; depuis à peine douze mois ils étaient unis, ils s'aimaient de l'amour le plus véritable et le plus profond.

Lui était capitaine au 7^e chasseurs.

Elle était la fille d'un aimable châtelain de la basse Normandie.

Le printemps de 1834, ils l'avaient encore passé l'un près de l'autre, au milieu des bois au feuillage naissant, sur le bord de la mer, au pied des falaises qui ceignent la Manche sous les frais ombrages de Fontaine-Henri.

Ils avaient fait ensemble les rêves les plus

de ces rêves sociaux d'où jaillissent les grands inconnus de la veille, célèbres le lendemain. Miss Nancy, êtes-vous sécessionniste ?

— Je tiens pour le Nord, répondit la jeune fille.

Ma mère était originaire de Boston et la famille de mon père est de New-York.

— Bravo ! j'ai entendu souvent Charles exprimer ses ardent sympathies pour cette noble cause. Lui et moi, nous pouvons prendre du service dans l'armée fédérale. *Go ahead !*

— Tu as raison ! dit Charles en sautant au cou de sir Wilkie. Je sens renaître mon courage. De nouveaux horizons s'ouvrent devant moi. Oui, Dieu aidant, nous triompherons, Wilkie !

— Nous triompherons, Charles !

— Maintenant, ajouta-t-il gravement, l'heure des adieux a sonné. Miss Nancy, vous ne reverrez votre fiancé que le jour où il viendra déposer à vos pieds les épaulettes de général.

(A suivre.)

ÉDOUARD DIDIER.

Si l'on voulait n'être qu'heureux, cela serait bientôt fait ; mais on veut être plus heureux que les autres, et cela est presque toujours difficile, parce que nous croyons les autres plus heureux qu'ils ne le sont.

MONTESQUIEU.

Quelle honte que nous ayons méritée, il est presque toujours en notre pouvoir de rétablir notre réputation.

LA ROCHEFOUCAULD.

beaux, — rêves de jeunesse et de jours heureux.

Ils avaient escompté le plus brillant avenir. N'avaient-ils pas devant eux en perspective une longue succession d'années ?

Un matin, il reçut un ordre de départ.

Il était rappelé au corps. Son escadron allait s'embarquer pour l'Afrique, au début de cette soi-disant campagne contre les introuvables Kroumirs.

Elle se jeta à son cou en pleurant ; sans trop savoir pourquoi, un noir pressentiment assiégeait son âme.

— Emmenez-moi avec vous ? lui dit-elle ; mes angoisses seront trop grandes, si vous me laissez ici. Chaque jour je serai dans de mortelles trances.

Mai lui souriait et se défendait.

— Pourriez-vous donc, disait-il, affronter sans danger le soleil d'Afrique, auquel, nous, nous sommes à peine habitués ? Le climat ne conviendrait pas à votre tempérament délicat, et d'ailleurs, à quoi bon ce déplacement pénible et gênant ? Dans quelques semaines, ne serons-nous pas de retour ? De l'aveu de tous, cette campagne est une simple promenade. Le ministre n'a-t-il pas fixé notre rentrée en France au 40 juillet au plus tard ? Comme César, nous irons et nous aurons eu à peine le temps de voir et de passer que nous aurons vaincu. Que peuvent coûter d'efforts à réduire une horde de pillards effrontés, il est vrai, mais lâches et craintifs, devant la force, comme tous les individus de leur espèce ?

Elle insistait néanmoins.

Alors il objecta qu'elle devait songer à ce petit être, qui prendrait dans quelques mois la vie, il lui fallait se ménager et être raisonnable.

Il n'en fallait pas davantage pour rappeler à ses obligations la jeune épouse.

Elle se résigna et obtint pour toute faveur d'accompagner son mari jusqu'à Marseille, lieu de l'embarquement.

Les adieux furent tristes ; il les brusqua, car il ne voulait pas paraître attendri.

Elle revint avec son père à Fontaine-Henri.

Les lettres de l'officier se succédèrent assez régulièrement jusqu'aux premiers jours d'octobre ; mais les missives les plus récentes portaient en elles un cachet de découragement que le capitaine ne pouvait dissimuler, quoiqu'il s'efforçât de le faire.

Il ne parlait plus de retour, et l'on sentait que les scènes dont il était témoin, et qu'il n'esquissait cependant que sommairement et à grands traits, l'affectaient péniblement.

Sa jeune femme souffrait en silence et ses parents pouvaient amener à grand-peine un pâle sourire sur ses lèvres naguère si prêtes à s'épanouir sous le rire le plus sonore et le plus franc.

Le jour de la Toussaint, elle assista, dans l'église du bourg, à tous les offices, malgré leur longueur.

Elle était plongée dans le plus profond recueillement, et une morne tristesse envahissait son être tout entier.

Pendant la nuit, elle fut assiégée des cauchemars les plus horribles. Des spectres bizarres voltigeaient autour de son chevet. Son mari lui apparut couvert d'un suaire. Il se pencha sur sa couche, la prit dans ses bras, et déposa sur son front un froid baiser.

Sous cette étreinte glaciale, elle se réveilla en poussant un grand cri.

On accourut aussitôt :

— Louis est mort ! s'écria-t-elle.

On rit de ses terreurs qu'on qualifia d'enfantines, et on fit en sorte de la rassurer ; mais on ne put lui inspirer confiance.

Le lendemain, quoi qu'on fit pour la retenir, elle voulut aller prier pour les morts.

Lorsque le chantre entonna le *Dies iræ*, son âme se fendit et un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, tandis que de violents sanglots déchiraient sa poitrine oppressée.

On la ramena de force au château.

Comme on en approchait, le piéton pénétra dans l'avenue.

— Avez-vous des lettres pour moi ? lui cria-t-elle, du plus loin qu'elle l'aperçut.

— Oui ! madame la baronne, répondit le facteur ; j'ai des nouvelles d'Afrique.

— Donnez vite.

L'enveloppe qu'on lui remit portait une suscription d'une écriture inconnue.

— Je ne m'étais pas trompée, fit-elle, il n'est plus.

Elle brisa le cachet fiévreusement et tira deux lettres.

Elle ne s'attacha qu'à celle tracée par la main du capitaine.

Mais cette écriture n'était déjà plus la sienne. Elle était troublée, tourmentée, convulsive.

Elle était celle d'un mourant.

Voici ce qu'elle lut :

« Ma bien-aimée,

» Quand cette lettre vous parviendra, vous n'aurez plus de mari. Du courage ! montrez-vous aussi forte que je suis fort, et conservez-vous pour notre enfant. Notre enfant ! j'aurais eu tant de bonheur à le presser dans mes bras et à le couvrir de baisers ! Dieu ne le veut pas, que sa volonté soit faite. Le coup est rude, mais je dois m'y soumettre.

» Bathilde, je meurs chrétiennement et avec les consolations de la religion. Plus heureux en cela que beaucoup de mes compagnons d'armes, j'ai pu recevoir les encouragements précieux de ce digne prêtre que vous avez vu s'embarquer avec nous. Je suis réconcilié avec mon Dieu, je suis prêt à accomplir mon dernier voyage et je m'embarque avec confiance.

» Ce dont je ne puis me consoler, cependant, c'est de mourir de cette mort stupide, honteuse, indigne d'un soldat. Être terrassé par le typhus, quand j'aurais pu succomber glorieusement pour ma patrie sur un champ de bataille quelconque ! Triste et désolante campagne que celle-ci ! Elle laissera d'amers regrets au cœur de ceux qui l'ont provoquée !

» Bathilde, mes yeux se ferment, je suis épuisé, le médecin l'a dit, c'est la crise finale.

» Adieu ma chérie ! Adieu pour toujours ! Apprenez à mon fils, si nous avons un fils, à chérir mon souvenir.

» C'est égal, c'est bien tôt de mourir à mon âge et quand on se sent entouré de votre affection si ardente, si vive ! Il me faut du courage pour me résigner, mais je m'efforce d'en avoir.

» Adieu à tous nos parents. Encore une fois, adieu à vous ma bien-aimée !

» Votre Louis. »

Elle lut jusqu'au bout la triste missive.

— Mort ! s'exclama-t-elle enfin.

Et elle tomba à terre comme une masse.

On l'entoura pour lui prodiguer les soins nécessaires.

Ils étaient inutiles.

La pauvre femme avait vécu.

Le chagrin l'avait tuée, elle et son enfant.

Bienheureux encore sont-ils ceux qui peuvent être réunis dans la mort ! Et que leur sort nous paraît doux et enviable !

Il en est tant d'autres qui sont contraints de vivre avec la douleur et de subir son aiguillon pendant de longues années, qui sont pour eux des siècles !

PAUL LIOREL.

Faits divers.

UNE MONTAGNE QUI S'EFFONDRE. — On écrit de Bone (Algérie), le 29 octobre :

« Il se passe en ce moment dans notre région un fait qui constitue un phénomène géologique des plus étranges.

» Depuis quinze jours, une montagne qui s'élève de 800 mètres au-dessus du niveau de la terre s'affaisse peu à peu comme si elle rentrait sous terre, faisant autour d'elle une crevasse infranchissable.

» Plusieurs gourbis, habités par des indigènes, existent sur cette montagne ; mais il est impossible de leur porter secours et de communiquer avec eux.

» Les montagnes environnantes sont fertiles en phénomènes volcaniques de nature à faire craindre une éruption dans ces parages. Bone pourrait, dans ce cas, subir le sort de Pompéi, d'Herculanum et des autres villes situées au pied du Vésuve, comme nous sommes situés au pied de l'E-dough. »

LA MER S'AVANCE. — Si la mer se retire sur certaines côtes, elle se rattrape sur d'autres. La terre ferme est soumise à des mouvements séculaires d'oscillation, mais le niveau de la mer demeure constant. C'est le grand principe.

On sait que la Baltique gague constamment sur la Suède, au point que plusieurs rues des villes de Trelleborg, Ystad, Malmoë, ont disparu sous les flots.

La mer du Nord envahit les Pays-Bas sur une longueur de plus de 800 kilomètres. D'immenses territoires ont disparu depuis le temps des Romains ; des temples sont aujourd'hui enfouis dans les grèves ; des polders qui se vidaient autrefois à la marée basse demandent aujourd'hui des machines.

La Flandre française est fort diminuée depuis le temps de César. Les falaises d'Étréat et de la Hève s'écroulent journellement sous le choc des vagues. Les rochers du Calvados faisaient jadis partie de la terre ferme, et des aqueducs partant de Port-en-Bassin et d'Arromanches conduisaient l'eau potable à des centres d'habitation aujourd'hui submergés.

Il fut un temps où l'Angleterre et la France étaient réunies. Au cinquième siècle, les Îles Normandes faisaient partie du Cotentin, et Jersey n'en était séparée que par un ruisseau qu'on passait sur une planche. Les Ecreheons, qui ont fait parler d'eux récemment, sont tout ce qui reste de l'immense forêt de Seissy.

CONSEILS ET RECETTES.

MOYEN DE SE DÉBARASSER DES RATS

M. D..., de Nomain, écrit de cette commune que la menthe sauvage, que l'on voit souvent dans les fossés bordant les routes nationales, est un vrai poison pour les rats. Pendant déjà trois années de suite il a réussi à se débarrasser des hôtes incommodes et malfaisants qui détruisent tout dans les fermes, en déposant des tiges de menthe dans les meules de blé, de foin ou d'avoine.

NETTOYAGE DES TAPIS

On met dans un seau d'eau 375 grammes de fiel de bœuf, puis frottez le tapis avec une brosse douce trempée dans ce mélange. Le frottement produit une écume qui doit être enlevée avec de l'eau fraîche. Le tapis est ensuite séché avec un linge propre. Avant de le remettre, il faut que le parquet soit parfaitement sec afin que les clous n'endommagent pas le tapis en déposant de la rouille.

On peut aussi nettoyer les tapis avec de la terre à foulon et une légère dissolution d'alun ou de soude qui revivifiera les couleurs.

Un troisième procédé consiste à frotter le tapis avec les miettes d'un pain encore chaud. Ce moyen est très-efficace.

Théâtre de Saumur.

Association Artistique d'Angers (7^e année).

LUNDI 5 novembre 1883,

POUR LA PREMIÈRE FOIS A SAUMUR

MIREILLE

Opéra-comique en 3 actes, tiré du poème de Mistral, musique de GOUNOD.

On commencera par :

EN WAGON

Comédie en 1 acte, de M. Verconsin.

Nous publierons demain la distribution des rôles.

Bureaux, 7 h. 3/4 ; rideau, 8 h. 1/4.

S'adresser, pour la location, chez M. COURANT, rue de la Comédie, et, pour avoir des cartes à l'avance, chez le Concierge du Théâtre.

SAMEDI 13 octobre, il a été perdu, à Saumur, un titre de rente au porteur de 48 fr., & 1/2 pour cent.

Prière de le rapporter au Bureau du Journal. Il y aura récompense.

LES FRÈRES MAHON médecins spéciaux des hôpitaux de Paris « obtiennent mille guérisons par an, terme moyen. » — Maladies de la peau et du cuir chevelu, teignes, dartres, démangeaisons, chute des cheveux, etc. Le docteur M. Mahon fait sa visite à l'hôpital d'Angers le dernier Dimanche de chaque mois, et il reçoit le même jour les malades particuliers à l'Hôtel d'Anjou, à Angers, de midi à trois heures. Dépôt à Saumur, à la pharmacie GABLIN. — Consultations à Paris, rue de Rivoli, 30.

PAUL GODET, propriétaire-gérant.

Ligne d'Orléans (Service d'Été)		Ligne de l'Etat (Service d'Hiver modifié depuis le 1 ^{er} octobre 1883)									
DÉPARTS DE SAUMUR VERS ANGERS.		SAUMUR - MONTREUIL-BELLAY					MONTREUIL-BELLAY — SAUMUR				
Heures	Minutes	Mixte matin.	Mixte soir.	Mixte matin.	Mixte soir.	Mixte matin.	Mixte soir.	Mixte matin.	Mixte soir.	Omn. soir.	Direct. soir.
8 heures	8 minutes										
8	45										
8	56										
1	35										
2	32										
7	15										
10	36										
DÉPARTS DE SAUMUR VERS TOURS.		SAUMUR et MONTREUIL à THOUARS					THOUARS et MONTREUIL à SAUMUR				
Heures	Minutes	Mixte matin.	Mixte soir.	Mixte matin.	Mixte soir.	Mixte matin.	Mixte soir.	Mixte matin.	Mixte soir.	Omn. soir.	Mixte soir.
8 heures	26 minutes										
8	21										
9	37										
12	48										
4	44										
10	34										

Tribunal de commerce de Saumur.

FAILLITE JEAN JOUANDOU.
Par ordre de M. le juge-commissaire, MM. les créanciers de la faillite du sieur Jouandou, maître d'hôtel à Saumur, qui n'ont pas encore fait vérifier ni affirmer leurs créances, sont invités à se rendre au Tribunal de commerce, le mardi 6 novembre 1883, à 1 heure du soir, pour la clôture du procès-verbal des vérifications, après quoi les délais déterminés par les articles 192 et 197 du Code de commerce seront expirés et les créanciers ne pourront être admis que par jugement et à leurs frais.

Le Greffier du Tribunal,
L. BONNEAU.
(695)

Étude de M^e LE BARON, notaire à Saumur, successeur de M. LAUMONIER.

A CÉDER

L'HOTEL DE L'ESPÉRANCE

Sis à Saumur, rue de la Petite-Bilange.
Bonne clientèle.
S'adresser à M^{me} veuve LEFFET-COTON ou à M^e LE BARON, notaire.

Étude de M^e GAUTIER, notaire à Saumur.

A VENDRE

UNE PETITE PROPRIÉTÉ

Située au canton des Justices, près Bournan, commune de Bagneux, comprenant pavillons, clos de vigne, et bois d'une superficie de 25 ares.
S'adresser, pour traiter, à M^e GAUTIER. (640)

Étude de M^e BARRION, notaire à Bressuire.

A VENDRE
UNE FERME

De 50 hectares, située dans le canton de Cerizay, d'un revenu net de 3,700 fr.
S'adresser audit notaire. (642)

A LOUER
LE CHATEAU DE L'ESSART

Situé commune de Blou, comprenant : logement de maître, servitudes, jardin, pièce d'eau, etc.
S'adresser à M. FOUCHER-GILBERT, 60, rue de Bordeaux, Saumur.

Études de M^e CAILLEAU, notaire à Longué, et de M^e ROGERON, notaire à Beaufort.

A VENDRE

A L'AMIABLE :
1^o La TERRE de la HURTAUDERIE, située commune de Longué et par extension communes de Vivy et de Blou, comprenant château avec douves, allées, jardins, charmilles, trois fermes, dix écloseries et diverses réserves, notamment sapinières et taillis, aux Montaux, commune de Vivy, le tout d'une superficie d'environ cent trente-cinq hecta- res, ci. 135
2^o La magnifique MÉTAIRIE de LA BUTTE, commune de Longué, contenant environ cinquante-deux hectares, ci. 52
3^o Et une MAISON avec jardin bien planté, et vigne, ville de Longué, route de Saumur, d'une superficie d'environ soixante dix-sept ares, ci. 77
Total des contenance, cent quatre-vingt-sept hectares soixante-dix-sept ares, ci. 187 77

Pour tous renseignements et pour traiter, s'adresser à M^e CAILLEAU, notaire à Longué. (672)

A VENDRE

Ensemble ou séparément, **PLUSIEURS BEAUX LOTS DE BOIS** (Chênes de marine, Ormeaux, Peupliers),

Epars ou en futaie, à proximité de plusieurs lignes de chemins de fer.
S'adresser, pour tous renseignements, au régisseur du château du Breuil, près Bressuire (Deux-Sèvres).

A VENDRE
UNE EXCELLENTE CALÈCHE

A un ou deux chevaux, couleur verte.
S'adresser à M. POTTIER, aux Rigaudières, Allonnes (Maine-et-Loire).

A LOUER
MAISON MEUBLÉE

Rue de la Montée-du-Fort, 17.
S'y adresser. (630)

A VENDRE

A L'AMIABLE, Environ : 94 barriques vides ; 3 tonnes ; 19 petits fûts.
S'adresser à M. G. DOUSSAIN, syndic de la faillite Brisset, 10, rue des Basses-Perrières, Saumur. (671)

A vendre VIN ROUGE de la récolte 1882.

S'adresser à M. BAZILLE, commune de Rou-Marson. (557)

A LOUER

Pour entrer en jouissance à la Toussaint prochaine, **LA MAISON DU MARCONNAY** Située à Parnay (Maine-et-Loire),

Comprenant : Grand jardin, terrasse, et de très-belles caves de niveau avec le sol et bien claires.
S'adresser à M^{me} BECQUET, au château de Parnay, ou à M. BEAUFILS, son homme d'affaires, à Souzay. (632)

IMPRIMERIE typographique à céder (brevet) dans une ville de l'Ouest. Bonne maison. Bel agencement. Matériel en très-bon état. Grandes facilités de paiement.

S'adresser à l'AGENCE HAVAS, place de la Bourse, 8, Paris, sous les initiales T. P.

AVIS

Lesieur Benjamin Coutard, concierge à la banque Lambert, prévient le public qu'à partir du 1^{er} novembre 1883, il sera à la disposition de tous ceux qui voudront bien l'honorer de leur confiance, soit pour service de table, cirage de parquets et mise de vin en bouteille.

ON DEMANDE une cuisinière pour la campagne. Bonnes références sont exigées.
S'adresser au bureau du journal.

UN HOMME demande une place de cocher ou de valet de chambre.
S'adresser au bureau du journal.

M^e GOUTARD, notaire à Neuillé, demande de suite un Clerc sachant faire les actes courants.

ON DEMANDE un apprenti de magasin, dans une Maison de Nouveautés.
S'adresser au bureau du journal.

POMMADE BERTINOT pour la guérison radicale et infailible des cors aux pieds, durillons et ongles de perdriz. — 1 fr. le flacon.

Chez MM. CLOSIER, pharmacien ; rue du Marché-Noir, et NORMANDINE, pharmacien, rue Saint-Jean. (718)

A LOUER
PRÉSENTEMENT
JOLI APPARTEMENT
Fraîchement restauré,
Rue de la Visitation, n^o 105.
BELLE VUE sur la Loire.

L'OUEST
C^o ANONYME D'ASSURANCES sur la VIE
CAPITAL : 2 MILLIONS
Placement des fonds des assurés et des rentiers en contrats hypothécaires garantis par un domaine immobilier s'élevant à près de 100 MILLIONS.
RENTES VIAGÈRES immédiates et différées aux taux de 10, 15, 20 0/0 et plus, suivant l'âge et le délai.
RENTES VIAGÈRES avec remboursement au décès du rentier, de la moitié ou de la totalité du capital de la rente.
ASSURANCES PAYABLES en cas de Vie, en cas de Mort. — Dotation d'Enfants.
S'adresser pour tous renseignements à Paris au Siège social, Rue des Capucines, 22. — Dans les Départements, aux Agents de la Compagnie.
M. COTTANCEAU, représentant de la Compagnie, 4, rue Basse-Saint-Pierre, à Saumur. (386)

LE JOURNAL DES CAMPAGNES
Et d'Agriculture progressive réunis
28^e ANNÉE
Paraissant tous les samedis
AVEC DE MAGNIFIQUES GRAVURES
6 fr. par an.

Le Journal des Campagnes est le meilleur marché et le plus varié de toutes les publications spéciales. Chaque numéro contient un article relatant les principaux faits de la semaine, de nombreux articles et notes agricoles, horticoles et de jardinage, une jurisprudence rurale des recettes hygiéniques et d'économie domestique, ainsi que le cours détaillé des principales denrées, la cote des valeurs de bourse, etc., etc.
Envoi gratuit de numéros spécimens, sur demande.
Administration : 18, rue Dauphine, à Paris.

PAS DE VENTE AU NUMÉRO

La France Théâtrale
Journal officiel des théâtres en France
Paraissant le Mercredi.
Ce journal publie la liste complète des pièces jouées chaque jour dans tous les théâtres de France, les nouvelles théâtrales et comptes rendus qui lui sont adressés par ses correspondants des départements et de l'étranger.
BUREAUX : 23, rue de la Chaussée-d'Antin, PARIS.
Abonnements : Trois mois, 10 fr. — Six mois, 18 fr. — Un an, 30 fr.
Pour les abonnements, s'adresser : soit aux correspondants (à Saumur, bureau de l'Echo Saumurois), soit à l'administration de la France Théâtrale, en envoyant un mandat-poste à l'ordre de M. A. GINEL, directeur, à l'adresse ci-dessus.

En cours de publication
DANS LE
JOURNAL DU DIMANCHE
Recueil littéraire illustré
Qui paraît tous les Dimanches :
OLIVIER LE BATARD
Par ERNEST DUBREUIL.
L'ESCLANDRE
Roman parisien,
Par LÉOPOLD STAPLEAUX.
10 CENT. LE NUMÉRO DE 16 PAGES
Chez tous les libraires.
ABONNEMENTS :
DÉPARTEMENTS : 1 an, 8 fr. ; 6 mois, 4 fr. — Pour tous les pays faisant partie de l'union postale, 1 an, 8 fr. 50 ; 6 mois, 4 fr. 25.
La collection se compose actuellement de 51 volumes et renferme les ouvrages des meilleurs écrivains contemporains.
NOTA. — Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande affranchie.
BUREAUX, place Saint-André-des-Arts, 11, PARIS.

GRANDS MAGASINS
DE
l'Épicerie Moderne
Rue et Place du Marché-Noir.
L. ALLORY
SAUMUR.
Saumur, imprimerie de PAUL GODET.

CHEMISERIE SPÉCIALE
Sur mesure et confectionnée.

Chemises cretonne sans apprêt (sur mesure) façon très-soignée, devant, col et poignets en toile : 7,50 — 8,50 — 9,50 — 10,50 — 12 fr.
On peut m'envoyer un modèle, je me charge de faire exactement conforme.

SARGET-GIRAULT
6, Rue d'Orléans
SAUMUR

Grand assortiment de Chemises toutes faites pour hommes et enfants — Bonneterie Française et Anglaise — Cravates de toutes formes — Foulards — Mouchoirs — Faux-Cols et Manchettes — Bretelles et Jarretières — Porte-monnaie — Boutons de manchettes et Tibis pour chemises.

GANTS CIVILS ET MILITAIRES
Spécialité de Parfumerie (marques garanties) vendue à prix réduits.